A PROPOS DE L'EPILOGUE DE "RENART LE NOUVEL" : QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ALLEGORIE DE FORTUNE.

On connaît la célèbre description de la maison de Fortune dans l'*Anticlaudianus.* On connaît aussi le non moins célèbre tableau sur lequel se clôt *Renart le Nouvel* : le sinistre goupil trônant en majesté au haut de la *Roe de Fortune,* une roue *"escotee"* [1], calée, qui semble assurer ainsi le triomphe définitif du Mal. C'est sous ce double patronage, celui d'Alain de Lille et celui de Jacquemart Gielée, que nous voudrions placer les quelques réflexions que nous inspire cette allégorie de Fortune, qui paraît, de façon assez paradoxale, avoir exercé une véritable fascination sur les hommes du Moyen Age.

Disons tout de suite que les remarques qui vont suivre ne prétendent pas apporter de révélation sur un sujet que tant de bons esprits ont déjà tourné et retourné en tous sens. Qu'il nous suffise à cet égard de dire tout ce que nous devons aux chapitres consacrés à *Fortune* tant par Italo Siciliano dans son ouvrage sur les thèmes poétiques au Moyen Age [2] que par Jean Frappier dans sa thèse sur *la Mort le roi Artu* [3]. Et comment ne pas signaler aussi l'importante contribution apportée à l'étude de cette question par le Professeur Henri Roussel dans sa propre thèse sur *Renart le Nouvel* ? [4]. Cette communication ne prétend à rien d'autre qu'à ouvrir quelques perspectives et à susciter la discussion comme il est de bonne méthode dans un colloque, surtout quand on a la chance d'y voir réunis des spécialistes de disciplines variées qui ne manqueront pas d'apporter des éclairages originaux sur un sujet qui apparaît d'emblée comme largement pluridisciplinaire.

Il y a quelque chose de paradoxal, avons-nous dit en commençant, dans l'assez extraordinaire engouement que le Moyen Age paraît avoir éprouvé pour une figure qui, à l'origine, sent si fort son paganisme. Sans doute n'est-ce pas le seul héritage reçu de l'Antiquité par la littérature médiévale. Qu'on pense seulement à l'utilisation qu'elle fait de personnages mythologiques comme Mars ou Vénus. Mais, alors que dans ces derniers cas, il s'agit le plus souvent de jeu allégorique et de simple ornement du discours, avec Fortune, on va le voir, les choses semblent de plus grande conséquence, car nous avons affaire ici à ce que Jean Frappier appelle à juste titre *"un concept philosophico-*

théologique" [5]. Mais cet ultime niveau de réflexion, nous ne l'aborderons guère qu'en conclusion, comptant d'ailleurs sur les historiens, les philosophes et les théologiens pour nous apporter les lumières qui nous manquent dans ce domaine.

Nous voudrions plus modestement essayer, dans un premier temps, de préciser où et quand se manifeste dans la littérature française médiévale le thème en cause et, s'il se peut, en tirer quelque enseignement. Nous nous intéresserons ensuite – au risque de marcher sur les brisées de notre collègue Jacqueline Picoche – aux mots qui apparaissent dans la mouvance de Fortune et sont quelquefois même quasiment interchangeables avec elle : ils nous aideront peut-être à en définir le champ d'application. Enfin nous examinerons les thèmes littéraires qui paraissent, peu ou prou, liés à celui de Fortune en évoquant en contrepoint ceux qui lui sont antithétiques – et ce avec l'espoir de mieux cerner ainsi un concept quelque peu fuyant.

– o O o –

Où et quand apparaît donc dans la littérature française médiévale ce thème de Fortune, héritée de l'Antiquité notamment par le canal de la *Consolation* de Boèce et de l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille ? Les réponses que nous allons tenter d'apporter à ces questions doivent être affectées d'un important coefficient d'incertitude, car, faute de temps, nous avons dû souvent procéder par sondages et en utilisant les index qui figurent à la fin des éditions critiques – et ils sont loin, on le sait, d'être tous exhaustifs.

Une première constatation paraît s'imposer : le thème de Fortune ne prend un développement important qu'à une époque relativement tardive – grosso modo du XIIIème au XVème siècles. Antérieurement, on va le voir, il s'agit de manifestations beaucoup plus discrètes ou même, dans certains cas, d'une absence apparemment totale. D'autre part – et c'est la seconde constatation de portée générale – il semble bien que les genres littéraires pratiqués jouent un rôle non négligeable dans la présence comme dans l'absence du thème en cause. Mais entrons dans quelque détail.

Nous partirons donc de ce qu'on pourrait appeler le degré zéro du thème, qui correspond en même temps à la période la plus ancienne de notre littérature médiévale. Fortune est absente,

sinon de toutes, du moins de la plupart de nos chansons de geste : absente de la *Chanson de Roland,* absente de la *Chanson de Guillaume,* absente aussi de la *Prise d'Orange* et du *Charroi de Nîmes*[6], absente encore (pour autant qu'on puisse faire confiance aux index d'éditions anciennes) de la *Chanson d'Aspremont* et du *Couronnement de Louis* [7].

Voilà un premier fait, assez frappant, et qui invite déjà à la réflexion. Fortune, on le sait et nous y reviendrons, symbolise essentiellement les vicissitudes incompréhensibles de la vie, tout ce sur quoi en définitive l'homme n'a pas de prise. C'est donc un thème qu'on qualifierait volontiers, dans notre jargon moderne, de "démobilisateur" et de "pessimiste". On voit mal comment il serait compatible avec l'esprit de la chanson de geste où l'homme se voit assigner des objectifs précis et doit tendre sa volonté pour les atteindre. On voit mal aussi comment ce thème pourrait facilement s'accommoder de la présence, fréquente dans nos épopées médiévales, de ce qu'on appellera plus tard le merveilleux chrétien, tous ces anges notamment, messagers explicites des volontés divines et quelquefois même acteurs, comme Gabriel dans la *Chanson de Roland.* La chanson de geste est toujours une lutte où prime l'action, où l'homme garde une large part d'initiative et de responsabilité. On s'y bat beaucoup et l'on sait surtout pourquoi on s'y bat. Et si l'on remporte la victoire, ce n'est pas parce qu'on est *"felix"*, chanceux – cette qualité que les Romains souhaitaient si fort à leurs généraux –, mais parce qu'on a raison, qu'on est dans son droit : *"Païen unt tort e chrestïen unt dreit"*, lit-on dans la *Chanson de Roland* (v. 1015). Que viendrait faire ici la changeante Fortune aux yeux bandés ? Et serait-il acceptable, envisageable même, d'évoquer une roue de Fortune qui laisserait supposer qu'un jour peut-être les païens auraient le dessus et que l'avenir de la Chrétienté pourrait être irrémédiablement compromis ? La chanson de geste vit de certitudes et de foi – foi dans le lignage, foi dans le seigneur, foi dans le Seigneur des seigneurs. Elle ne saurait s'accommoder de l'inconstante Fortune, de cette forme, discrète mais débilitante, du doute. Voilà, pensons-nous, la raison profonde de l'absence de Fortune dans nos chansons de geste et le fait nous semble déjà assez significatif.

Si de l'épopée nous passons au roman, nous y constatons en revanche la présence, d'ailleurs encore modeste, du thème de Fortune. Il apparaît déjà dans le roman antique, dans l'*Eneas* comme dans le *Roman de Thèbes* [8], et on le trouve aussi, sporadiquement pourrait-on dire, chez Marie de France, dans le *lai de*

Guigemar par exemple [9], ou chez Chrétien de Troyes, dans *Erec* [10], dans le *Chevalier de la Charrette* (il s'agit de l'épisode où Lancelot se désespère d'être enfermé dans sa tour et incrimine la Fortune [11] (ou dans le *Conte du Graal,* quand laDemoiselle) hideuse reproche à Perceval de n'avoir pas su profiter de l'occasion qui lui était donnée de poser les fameuses questions :

> "Ha ! Percevax, *Fortune* est chauve
> derriers et devant chevelue...
> que tu ne la retenis mie
> *Fortune,* quant tu la trovas !" (v. 4622-27)

Mais il s'agit encore là d'une présence discrète qui se réduit souvent à un ou deux exemples dans le cours de tout un roman. Faut-il, pour autant, n'y voir, avec Jean Frappier, qu'un *"ornement"* purement *"rhétorique"* [12] ? Ce qui nous inclinerait à plus de réserve tient au fait – on y reviendra tout à l'heure – qu'il y a un lien très étroit entre Fortune et Aventure, et on sait l'importance de cette notion d'*"aventure"* dans le roman arthurien : les chevaliers de la Table Ronde comme leur chef sont toujours en attente de quelque évènement imprévu qui vienne les arracher au vide d'une existence qui tend à perdre toute motivation, si elle n'est pas "relancée" périodiquement par l'irruption dans le quotidien d'"aventures" extraordinaires et merveilleuses. On voit combien on est loin ici du climat de la chanson de geste et combien le merveilleux celtique, fondé précisément sur l'"aventure" – cette intrusion de l'Autre Monde dans le monde d'ici-bas-, paraît beaucoup plus apte à s'accommoder de la notion de Fortune. Mais nous ne voudrions pas quitter le domaine du roman médiéval d'origine celtique sans signaler un fait assez curieux : il semble bien, sauf erreur de notre part, que le thème de Fortune, soit absent des *Tristans.* Que faut-il en penser, sinon peut-être que Fortune – dans la mesure où elle est une des formes que revêt le Destin et de cela aussi nous reparlerons – s'est trouvée en quelque sorte évincée de ces oeuvres célèbres par la présence du mystérieux, du fascinant substitut qu'est le philtre magique ?

Mais, nous l'avons dit, c'est vraiment à partir du XIIIème siècle que le thème de Fortune va prendre sa pleine extension dans la littérature médiévale et il nous semble que cet essor est parallèle à celui que connaît la littérature satirique et didactique qui se développe si largement à cette époque tout particulièrement dans le nord de la France. Désormais il ne s'agira plus de quelques évocations plus ou moins stéréotypées, mais le thème sera vraiment

exploité pour lui-même et ce aussi bien dans le domaine du théâtre – qu'on pense au célèbre épisode de la roue de Fortune dans le *Jeu de la Feuillée* – que dans celui du roman, qu'il s'agisse du roman arthurien en prose avec la *Mort le roi Artur* ou du roman allégorique avec le long développement que Jean de Meun, se mettant d'ailleurs à l'école d'Alain de Lille, consacre à la maison de Fortune [13]. Les choses ne feront que croître et embellir aux siècles suivants, avec les trouvères moralisants comme Jean de Condé et Watriquet de Couvin qui ne craindront pas de consacrer des oeuvres entières, des *"dits"* comme on disait à cette époque, à une réflexion poussée sur le thème de Fortune, avec les poètes aussi dont les oeuvres fleurissent durant la Guerre de Cent Ans et que le malheur des temps pousse peut-être à mettre sans cesse en scène cette entité redoutable et fascinante à la fois. Qu'il nous suffise de constater le nombre élevé d'occurrences du mot Fortune dans l'*Espinette amoureuse* ou dans la *Prison amoureuse* d'un Froissart [14]. Ou encore de voir un Michault Taillevent regrouper une série de ballades sous l'appellation de *"Régime de Fortune"* [15]. Faut-il aussi rappeler qu'un Guillaume de Machaut choisit d'intituler une de ses oeuvres le *Remède de Fortune* tandis que Christine de Pisan donne pour titre à son long poème *"la Mutacion de Fortune"* [16] ? Sans doute l'extraordinaire engouement du Moyen Age finissant pour les personnages allégoriques y est-il pour quelque chose. Mais cela tient aussi, pensons-nous, au caractère particulier des oeuvres poétiques de cette époque, à ce *"lyrisme de réflexion et de méditation"*, ce lyrisme mis *"au service de l'ordre moral"* et *"prêchant une sagesse pratique"*, pour reprendre ici des expressions que Robert Deschaux applique à la poésie de Michault Taillevent [17]. Car le Moyen Age, semble-t-il, n'a guère connu ni pratiqué le lyrisme personnel. Même des poètes qui semblent mettre beaucoup d'eux-mêmes dans leurs oeuvres, tel un Rutebeuf ou un Villon, ne cessent en fait, par delà leur propre personne, de s'interroger sur l'humaine condition. Comment leur méditation existentielle ne les aurait-elle pas amenés à rencontrer ce *"Problème"*, pour reprendre le titre même d'une ballade de Villon qu'on appelle aussi et pour cause la *"Ballade au nom de Fortune"* [18] ?

Pour nous résumer, nous dirons donc que ce thème de Fortune ne se manifeste avec ampleur qu'à la fin du Moyen Age et en étroite liaison avec le développement de la littérature didactique et moralisante.

– o O o –

Après avoir, à larges enjambées, parcouru la littérature française médiévale pour y relever les traces laissées par la déesse Fortune, il est temps d'essayer de mieux cerner la notion même qu'elle représente à cette époque et, pour ce faire, d'interroger d'abord le contexte immédiat où on la rencontre et, plus précisément encore, les termes qui lui sont si étroitement associés qu'ils en constituent de quasi synonymes, capables, semble-t-il, de permuter avec elle.

Le premier d'entre eux – nous y avons déjà fait allusion – est le mot *aventure* – et ce n'est pas étonnant, si on veut bien lui donner sa valeur forte, étymologique, celle-là même que lui reconnaissait le Moyen Age. L'*"aventure"*, c'est proprement ce qui doit arriver, c'est-à-dire quelque chose qui est fort éloigné du hasard tel que nous l'entendons aujourd'hui, quelque chose qui n'a rien de fortuit, mais qui est au contraire "programmé", fixé, prévu de toute éternité pourrait-on-dire. L'*"aventure"* est le grand moteur de l'action romanesque dans les oeuvres médiévales. On ne sait pas ce qu'elle sera, mais on l'attend, on l'espère. Elle représente, on l'a vu, l'intrusion dans ce monde banal et quotidien de l'Autre Monde qui invite à de grandes entreprises, à un dépassement de soi-même. Or ce mot est senti au Moyen Age comme intimement lié à celui de Fortune. C'est ainsi que Christine de Pisan écrit dans le prologue de sa *Mutacion de Fortune* [19] :

> Tant comme je fus a sa court * * la cour de Fortune
> La ou mainte *aventure* acourt...

ou que Froissart déclare dans sa *Prison amoureuse* [20] :

> Ne que je ne me mue ou tourble
> Pour *aventure* ne pour tourble
> Que *Fortune* me puist trametttre.

Quelquefois le mot apparaît, toujours en liaison avec Fortune, sous la forme composée *"cas d'aventure"* :

> Se Fortune donc par *cas d'aventure*
> Vous tolt les biens que vostres vous tenez

écrit Michault Taillevent dans son *Régime de Fortune* [21] et la même expression se retrouve, pour gloser le nom même de Fortune, dans le *Roman de Fauvel* [22]. Les auteurs du Moyen Age ont d'ailleurs eux-mêmes posé l'équivalence : Fortune = Aventure, les deux mots désignant pour eux la même réalité. A cet égard, on peut citer ce passage de la *Queste du saint Graal* qui est particulièrement révélateur [23] :

... et demande a Lancelot quele *aventure* l'a cele part amené.
Et il li conte la verité de son estre et coment *Fortune* l'a amené cele part ou il ne fu onques.

Le trouvère Baudouin de Condé sera encore plus explicite quand il écrira [24] :

Fortune et *aventure* sunt
Une coze, mais. II. nons ont.

Un autre mot paraît entretenir avec Fortune des rapports privilégiés. Watriquet de Couvin n'écrit-il pas [25] :

Il n'a que *Fortune* et *Eür*
En ce mont, ce vous asseür ?

Et Jean de Condé invite au même rapprochement quand il déclare dans son *Dit d'Entendement* [26] :

Car riens n'i a, ce t'asseür
Qu'ele ne voist tout par *Eür*...
Ne doit nus estre en son *eür*
Car, s'il est lonc temps bien cheü,
En petit d'eure est mescheü.

Le mot *"Eür"* en effet est encore porteur à cette époque de toute la charge astrologique que lui confère son étymologie – et l'on sait l'extraordinaire succès que connaîtra l'astrologie précisément à la fin du Moyen Age. *Eür,* c'est l'influence astrale qui échappe et pour cause à la prise de l'homme. Et il apparaît souvent sous sa forme la plus défavorable, *maleürté,* le malheur, au sens étymologique du terme. Qu'on pense aux vers célèbres de Villon [27] :

Dont vient ce mal ? – Il vient de mon *maleur.*
Quant Saturne me feist mon fardelet,
Ces maulx y meist, je le croy.

De fait, la notion de Fortune est généralement associée à des évènements néfastes. *Adversité,* comme *maleürté,* est un mot qu'on rencontre souvent dans le voisinage de Fortune :

Et se *Fortune* vous a mis
En une *adversité* contraire

écrit Froissart dans sa *Prison amoureuse* [28].

Les deux termes – *eür* et *aventure* – font assez apparaître leur profonde parenté, en même temps d'ailleurs que leur commune connotation défavorable, dans les paroles qu'adresse à Perceval sa cousine :

"Ha ! Percevax *maleüreus,*
com fus or *mesaventureus*
quant tu tot ce n'as demandé..."

et l'on pourra les mettre en parallèle avec l'exclamation de la Demoiselle hideuse s'adressant au même Perceval pour lui adresser les mêmes reproches, et l'on verra alors apparaître le mot de *Fortune* :

"Ha ! Percevax, *Fortune* est chauve..." [29]

Qu'il s'agisse donc de *Eür* ou d'*Aventure,* dans un cas comme dans l'autre, ce qui est mis en lumière, c'est le caractère imprévisible, l'impuissance de l'homme contraint à espérer ou à redouter ce qui va lui arriver et qui échappe totalement à son contrôle. Ce sont là, bien évidemment, des caractéristiques qui s'appliquent aussi à Fortune et l'on comprend que les auteurs médiévaux aient considéré des différents mots comme pratiquement équivalents pour désigner la même réalité – une réalité qui les fascinait et les effrayait tout à la fois, dans la mesure même où elle représentait l'imprévisible, l'inconnu. Mais, il faut le redire, cela n'a rien de commun avec le hasard qui appartient à un tout autre registre, le vocabulaire du jeu de dés, comme en témoigne l'expression allégorique utilisée par Rutebeuf dans sa *Voie de Paradis* [30]: *Hasart le tavernier.*

– o O o –

Un dernier axe de recherche nous sollicite. Il s'agit des thèmes qui sont étroitement apparentés à celui qui nous occupe, ceux aussi qui forment avec lui des couples antithétiques. Les uns comme les autres devraient pouvoir nous aider à mieux cerner les caractères distinctifs de cette déroutante entité.

Nous dirons d'abord un mot du thème du jeu, car, pour en être bien distincte, nous l'avons vu, Fortune n'en entretient pas moins certains rapports privilégiés avec lui. Michault Taillevent n'a pas retenu sans raison comme refrains de deux de ses ballades du *Régime de Fortune* les vers suivants [31] :

Telz sont les jeux dont elle* set jouer. * Fortune
A ung hazart tout se change et se cesse.

Et il n'est pas non plus sans signification de voir, dans *la Mort Artu,* Sagremor le Desreez répondre au roi qui s'interroge et s'indigne devant la mort d'Yvain : *"Sire, ce sont li geu de Fortune"* [32]. C'est ici, nous semble-t-il, le caractère imprévisible des coups de Fortune qui explique et justifie cette parenté avec le thème du jeu.

Il est un autre thème et de première importance qui paraît aussi avoir parti lié avec Fortune : il s'agit de la Mort. Nous n'en

voulons pour preuve que ces vers du *Dit d'Entendement* où le trouvère Jean de Condé met manifestement sur le même plan ces deux redoutables puissances [33] :

Poi pense* a ce que le defie * l'homme
Mors, qui de sa joie depart,
Et *Fortune* aussi d'autre part
Qui tourne merveilleusement.

Ici, à l'impossibilité de toute prévision – "car nul ne sait le jour ni l'heure" –, s'ajoute, pensons-nous, le caractère incontrôlable, inéluctable qu'ont en commun Fortune et Mort. *"Comme la Mort Fortune gouverne et assombrit le monde",* a justement écrit Italo Siciliano [34].

C'est ce même caractère qui crée un lien apparemment inattendu entre Fortune et Amour, comme l'avait bien vu Jean Frappier quand il écrivait [35] : *"Parfois l'Amour, la Mort et la Fortune forment un trio étroitement associé".* Il s'agit ici d'une certaine forme d'amour, bien différente par exemple de celle que représente l'amour courtois qui est le fruit de toute une éducation et d'une maîtrise de soi-même. L'amour dont il est question ici échappe à tout contrôle : c'est celui que symbolise, on l'a vu, le philtre du *Roman de Tristan,* c'est aussi cette *"force d'amors"* qui rapproche invinciblement Lancelot et Guenièvre [36]. Mais c'est encore et davantage même l'amour purement instinctuel, cette pulsion irrépressible de la nature que représente la Vénus de *la Messe des Oiseaux* [37] :

Je ai, aprés Dieu et Nature,
Pooir sour toute creature...

Or cette *Nature,* à laquelle Vénus se réfère comme à un pouvoir intermédiaire entre elle et Dieu, va se trouver étroitement associée à Fortune et placée explicitement sur le même plan qu'elle. Ecoutons plutôt le trouvère dans son *Dit de Fortune* [38] :

Quar retenue a* sa poissance * Dieu
Et sour *Fortune* et sour *Nature*
Et sour chascune creature.
Voirs est, soit de bel soit de lait,
Que *Fortune* et *Nature* lait
Convenir de mainte merveille...

Fortune et Nature – dont Amour n'est en définitive qu'une modalité – sont ainsi rapprochées de façon significative.

Il est enfin un thème qui semble entretenir une connivence, plus ou moins secrète, avec Fortune, c'est celui de la folie. Il n'est pas , à cet égard, sans signification de voir la célèbre scène de la

roue de Fortune occuper la place centrale dans le *Jeu de la Feuillée,* que certains, non sans raison, n'ont pas craint d'interpréter comme le "Jeu de la Folie". Dans un autre registre, le lien entre Fortune et Folie n'est-il pas suggéré par Michault Taillevent quand il s'écrie dans son *Régime de Fortune* [39] :

O folz des folz, les folz des mortelz hommes
Qui vous fiez tant es biens de Fortune...?

Peut-être atteignons-nous là – par delà les aspects du thème précédemment illustrés et qui l'apparentent au jeu, à la mort et à l'amour – à sa caractéristique sans doute la plus fondamentale, à savoir l'irrationalité. Et c'est ici le lieu de faire intervenir, dans cette galerie d'allégories signifiantes, l'adversaire suprême de Fortune, sa vivante antithèse : Raison. C'est d'ailleurs cette même Raison qui s'oppose traditionnellement à Amour : qu'on pense seulement au passage du *Chevalier de la Charrette* où Lancelot, un moment déchiré entre Raison et Amour, se décidera finalement à monter sur la célèbre charrette [40] et il serait facile de multiplier les exemples similaires [41]. C'est à Raison en effet que l'homme doit s'en remettre pour ne pas être dupe des illusions de Fortune. Jean de Condé, qui, comme tous les auteurs du second rayon, est un bon témoin de la pensée commune de son temps, écrit à ce propos dans son *Dit de Fortune* [42] :

Dont se doit douter d'avaler
Qui est en l'estage hautain
De sa rouve*, car point certain *la roue de Fortune
Ne sont si estage, ne ferme :
Raisons le nous moustre et conferme...

En définitive, à prendre quelque recul, on reconnaîtra que toutes les forces irrationnelles qui investissent l'homme ont en quelque sorte parti lié entre elles, qu'il s'agisse du Jeu, de la Mort, de l'Amour, de la Folie ou de la Fortune. Par opposition à la Raison – et l'on sait l'extraordinaire confiance que lui font les penseurs médiévaux – Fortune et ses séides symbolisent tout ce qui échappe au contrôle de l'homme, une manière de fatalité, plus intérieure qu'extérieure, qui pèse sur lui et qui n'est peut-être que l'expression même de la condition humaine dans ce qu'elle a de limité et d'imparfait.

– o O o –

Ces quelques réflexions, dont on voudra bien excuser le caractère fragmentaire et par trop elliptique, nous amènent en

effet à poser la question même que se sont posée les hommes du Moyen Age : que signifient ces "jeux de Fortune", ces vicissitudes incompréhensibles à l'homme et que symbolise la roue de Fortune – car ce caractère *"muable"*, comme on disait alors, est un des aspects les plus déroutants de Fortune ? Et cette Fortune, qui s'apparente parfois de si près au *Fatum* antique, est-elle compatible avec la toute-puissance divine ? Son domaine propre est-il celui des causes secondes et laisse-t-il intact la Cause première ? Autant de questions fondamentales qui, dans nos textes littéraires médiévaux, n'apparaissent pas le plus souvent nettement posées. C'est ainsi que Michault Taillevent, à en croire Robert Deschaux [43], n'aborde pas le problème et ne se soucie aucunement de concilier Fortune *"avec le hasard, le destin ou la Providence"*. Il y a même – et Jean Frappier l'a bien montré [44] – un certain flou, une certaine ambiguité, dans la façon dont les auteurs du Moyen Age présentent le personnage de Fortune. Pourtant certains n'ont pas esquivé le problème ; et l'on nous excusera de citer une fois de plus un auteur qui nous est cher, le trouvère Jean de Condé [45] :

Voirs est, soit de bel soit de lait,
Que Fortune et Nature lait* *Dieu
Convenir de mainte merveille,
De coi li siecles se merveille
Et maint desguisé mot en dient
Gent qui d'entendement mendient...

Mais Diex, qui a tout en sa garde,
Et qui loial jugement fait,
Ne consent avenir nul fait
Sans droite cause de raison...
Mais savoir ne peut carnez hon
Ses secrez ne ne doit savoir...

Somme toute, pour le poète moraliste du XIVème siècle, Fortune n'est que le nom qui recouvre l'ignorance de l'homme face à des événements qui le dépassent mais dont Dieu a la clef. Comme dans la *Chanson de Roland* – nous pensons à des vers comme *"Deus set assez cument la fins en ert"* [46] –, comme dans les Passions médiévales – nous pensons à la célèbre formule *"Acomplir faut les Ecritures"* -, la notion de destin nous semble en fait relayée par celle d'un projet divin sur le monde, mais un projet qui reste, dans ses modalités, incompréhensible à l'esprit humain trop limité, trop imparfait. Fortune et sa roue ne sont là, en définitive, que

pour fournir une représentation commode d'un vécu existentiel ; malgré les apparences, elles relèvent peut-être moins de la philosophie que du lieu commun et de la sagesse des nations. Et pour laisser le dernier mot à Jacquemart Gielee [47] :

Car qui sagement s'i avise,
Cele roe que on devise
N'est sans plus que cis morteus mondes.

Jacques Ribard.
Université d'Amiens.

NOTES

1 *Renart le Nouvel* par Jacquemart GIELEE, éd. H. Roussel, Paris, Picard, SATF, 1961, v. 7731.

2 Italo SICILIANO, *François Villon et les thèmes poétiques du Moyen Age,* Paris, Nizet. Le chapitre consacré à Fortune occupe les pages 281 à 311.

3 Jean FRAPPIER, *Etude sur la Mort le roi Artu,* Genève, Droz, 1961. Le chapitre sur la Roue de Fortune figure aux pages 258-288.

4 H. ROUSSEL, *Etude sur Renart le Nouvel,* thèse dactylographiée, Lille, 1956. Nous n'avons pas été en mesure de consulter, comme nous l'aurions souhaité, l'ouvrage de R. PATCH intitulé *"The Goddess Fortuna in Mediaeval Literature"* (Harvard University Press, 1927).

5 J. FRAPPIER, *o.c.,* p. 287.

6 *La Chanson de Roland,* édition et commentaires, par J. BEDIER, Paris, éd. Piazza ; *Recherches sur la Chanson de Guillaume,* études accompagnées d'une édition, par Jeanne WATHELET-WILLEM, Paris, Les Belles Lettres, 1975 ; *La prise d'Orange,* éd. C. REGNIER, Paris, Klincksieck, 1972 ; *Le Charroi de Nîmes,* éd. D. McMILLAN, Paris, Klincksieck, 1972.

7 *La Chanson d'Aspremont,* éd. L. BRANDIN, Paris, Champion, 1924 ; *Le Couronnement de Louis,* éd. E. LANGLOIS, Paris, Champion, 1925.

8 *Eneas,* éd. J.J. SALVERDA DE GRAVE, Paris, Champion, 1925 et 1929, v. 674-692 ; *Le Roman de Thèbes,* éd. G. RAYNAUD de LAGE, Paris, Champion, 1966 et 1968, v. 130 et passim.

9 *Les lais de Marie de France,* éd. J. RYCHNER, Paris, Champion, 1968, v. 538-540.

10 *Les Romans de Chrétien de Troyes, Erec et Enide,* éd. M. ROQUES, Paris, Champion, 1952, v. 2778-2782.

11 *Les Romans de Chrétien de Troyes, Le Chevalier de la Charrete,* éd. M. ROQUES, Paris, Champion, 1965, v. 6468-6479.

12 J. FRAPPIER, *o.c.,* p. 264.

13 *Le Roman de la Rose,* éd. F. LECOY, Paris, Champion, t. I, 1965, v. 5883 et ss.

14 Jean FROISSART, *L'Espinette Amoureuse,* éd. A. FOURRIER, Paris, Klincksieck, 1963 ; Jean FROISSART, *La Prison Amoureuse,* éd. A. FOURRIER, Paris, Klincksieck, 1974.

15 Robert DESCHAUX, *Un poète bourguignon du XVème siècle, Michault Taillevent,* thèse dactylographiée, t. I, pp. 239-252.

16 Christine DE PISAN, *Le livre de la Mutacion de Fortune,* éd. S. SOLENTE, Paris, Picard, SATF, 1959-1966.

17 R. DESCHAUX, *o.c.,* t. II, pp. 395, 399 et 402.

18 François VILLON, *Oeuvres,* éd. A. LONGNON et A. FOULET, Paris, Champion, 1964, p. 94.

19 Christine DE PISAN, *o.c.,* t. I, p. 11, v. 131-132.

20 Jean FROISSART, *La Prison Amoureuse, o.c.,* p. 42, v. 190-192.

21 R. DESCHAUX, *o.c.,* t. I, v. 171-172.

22 Cité par I. SICILIANO, *o.c.,* p. 289.

23 *La Queste del saint Graal,* éd. A. PAUPHILET, Paris, Champion, 1965, p. 248.

24 *Dits et contes de Baudouin de Condé,* éd. A. SCHELER, Bruxelles, 1866, t. I, pp. 301-302, v. 967-968.

25 Cité par I. SICILIANO, *o.c.,* p. 290, note 2.

26 *Dits et contes de Baudouin de Condé et de son fils Jean de Condé,* éd. A. SCHELER, Bruxelles, 1867, t. III, p. 52, v. 109-110 et p. 87, v. 1240-1242.

27 F. VILLON, *o.c.,* p. 93, v. 31-33.

28 J. FROISSART, *La Prison Amoureuse, o.c.,* p. 133, v. 2923-2924.

29 *Les Romans de Chrétien de Troyes, Le Conte du Graal,* éd. F. LECOY, Paris, Champion, 1973, t. I, p. 113, v. 3569-3571 et p. 145, v. 4622.

30 *Oeuvres complètes de Rutebeuf,* éd. E. FARAL et J. BASTIN, Paris, Picard, 1969, t. I, p. 355, v. 409.

31 R. DESCHAUX, *o.c.,* t. I, p. 243, v. 62, et p. 246, v. 140.

32 *La Mort le roi Artu,* éd. J. FRAPPIER, Genève, Droz, 1964, p. 243.

33 *Dits et contes de ...Jean de Condé, o.c.,* t. III, p. 54, v. 154-157.

34 I. SICILIANO, *o.c.,* p. 303.

35 J. FRAPPIER, *o.c.,* p. 281, note 1.

36 *La mort le roi Artu, o.c.,* p. 5.

37 JEAN DE CONDE, *La Messe des Oiseaux,* éd. J. RIBARD, Paris, Droz, 1970, p. 43, v. 957-958.

38 *Dits et contes de ...Jean de Condé, o.c.,* t. III, p. 152, v. 28-33.

39 R. DESCHAUX, *o.c.,* t. I, p. 247, v. 165-166.

40 *Les romans de Chrétien de Troyes, Le Chevalier de la Charrete, o.c.,* p. 12, v. 365-377.

41 Pour n'en donner qu'un seul témoignage, largement éloigné dans le temps, citons ces deux vers empruntés au *Chevalier a le mance* de Jean de Condé (*o.c.,* t. II, p. 205, v. 1197-1198) : Amours a Raison se combat
En son cuer et fait grant debat.

42 *Dits et contes de ...Jean de Condé, o.c.,* t. III, p. 152, v. 18-22.

43 R. DESCHAUX, *o.c.,* t. II, pp. 395 et ss. et, en particulier, p. 400.

44 J. FRAPPIER, *o.c.,* pp. 261-262.

45 *Dits et contes de ...Jean de Condé, o.c., Dit de Fortune* (t. III, p. 152, v. 31-36) et *Dit du Papillon* (*ibid.*, p. 213, v. 67-79).

46 Il s'agit de l'issue du combat singulier de Thierry et de Pinabel (*La Chanson de Roland, o.c.*, v. 3872).

47 *Renart le Nouvel, o.c.*, p. 315, v. 7793-7795.